

Jean Genet et son biographe

Les raisons du mal ou le paradoxe du menteur

Michel Peterson

Number 64, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21180ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Peterson, M. (1996). Jean Genet et son biographe : les raisons du mal ou le paradoxe du menteur. *Nuit blanche*, (64), 25–28.

Jean Genet et son biographe



Les raisons du mal ou le paradoxe du menteur

photo : Callimard

Jean Genet

Entrevue réalisée par
Michel Peterson

Genet. Jean Genet. Il n'y a de sens à parler des multiples paradoxes de Jean Genet que si l'on insiste non pas sur la singularité de son œuvre et de sa vie, mais bien sur l'antinomie que recèle chaque mot, chaque blanc, chaque geste de ses textes anarchiques... qui ne lui appartiennent pas.

Genet ment, il énonce le monde sous la forme du sophisme. Sa lutte est sans issue, comme celle de Protagoras, puisque la vérité est proprement impensable, inappropriable et sans doute dérisoire. Genet connaît tout autant que son *filis grec* la puissance transformatrice du langage, les apories de la pensée politique et les limites de l'éthique.

S'il fait corps dans notre imaginaire avec Georges Bataille parce qu'il partage avec lui les joies de l'abjection et le pouvoir de la haine, il le dépasse en quelque sorte puisqu'il traverse la culpabilité pour affirmer la déloyauté, la trahison. Genet vend, dénonce, déserte, abandonne et capture. On peut donc l'aimer à la folie, à la mort, mais jamais le célébrer. Ou plutôt si, le célébrer en accomplissant son œuvre, en nous plaçant non pas au-delà du bien et du mal, mais en détruisant en nous toutes les frontières morales. Célébrer la grande fête de la fidélité indécise, faire vaciller le cérémonial même. Peut-être est-ce d'ailleurs la seule façon de toucher Genet, en oubliant sa vie et nos fantasmes de délinquance, en offrant nos corps aux grands vents des déserts intérieurs. Le cadre chronologique et causaliste qui fait de la vie l'antécédent ou le réservoir de l'œuvre éclate alors au grand jour. Car il faut beaucoup de doigté pour encore oser entrer dans la vie de Genet en évitant tous les clichés populaires et universitaires : Genet l'homosexuel, Genet et l'écriture limite, Genet et la défécation, la féminité, le glissement, l'écoulement, la blessure. Une fois affirmé péremptoirement et naïvement que le *Saint Genet* est l'œuvre d'un Sartre délirant, une fois paraphrasé le magnifique *Glas* de Derrida, une fois exposée la résistance de Genet à la jouissance de l'enfermement, que restait-il à dire ? La vérité de la mascarade. Il reste à dire que le monde est une plaie vive, et que le sens est le pus qu'elle forme jusqu'à ce qu'éclate, comme par exemple dans le camp de Chatila, la beauté aveuglante et surréelle de la chair morte, fertile et fétide.

Nommer l'ennemi

S'il ne va pas jusqu'à entrer de plain-pied dans le deuil fleuri de Genet, Edmund White¹ ouvre – courageusement, il faut le dire – tous ces paradoxes et viole incontestablement tous les préjugés savamment entretenus au sujet du poète qui, depuis Mallarmé, s'est approché le plus du neutre de la religiosité. La *biographie* d'Edmund White (il n'est pas certain que le terme convienne) nous aide à comprendre le fait qu'un pur produit et sujet de l'État démocratique plonge dans

la féodalité, comment la fascination hégélienne des hiérarchies produit son envers irréversible. En d'autres termes, et pour reprendre à son compte ceux de Derrida : « Décapitation ou récapitulation ? Dissémination ou récapitulation, recapitalisation ? Comment trancher ? » Ou comment ne plus pouvoir trancher. Ne sommes-nous pas en face d'une position anarchique, imprenable, souveraine ? Jean Genet parle :

« Jean Genet cherche, ou recherche, ou voudrait découvrir, ne le jamais découvrir le délicieux ennemi très désarmé, dont l'équilibre est instable, le profil incertain, la face inadmissible, l'ennemi qu'un souffle casse, l'esclave déjà humilié, se jetant lui-même par la fenêtre sur un signe, l'ennemi vaincu : aveugle, sourd, muet. Sans bras, sans jambes, sans ventre, sans cœur, sans sexe, sans tête, en somme un ennemi complet, portant sur lui déjà toutes les marques de ma bestialité qui n'aurait plus – trop paresseuse – à s'exercer. Je voudrais l'ennemi total, qui me haïrait sans mesure et dans toute sa spontanéité, mais l'ennemi soumis, vaincu par moi avant de me connaître. Et irrécusable avec moi en tout cas. Pas d'amis. Surtout pas d'amis : un ennemi déclaré mais non déchiré. Net, sans faille. »

L'ennemi déclaré, p. 9.

Je suis assis avec Edmund White dans le *lounge* insipide du Delta, à Montréal. Entre nous, ce petit texte corrosif écrit à Tanger, bien plus dangereux à mon sens que les grands fantasmes socratiques du divin Marquis. Edmund White me rappelle que Genet considérait l'œuvre de ce dernier comme une parodie des petites annonces érotiques publiées dans les journaux. Mais comment lier la nécessaire recherche de l'ennemi, chez Genet, la fonction indispensable de l'aversion, à la défense du droit des opprimés, des marginaux ? Comment passer à l'ennemi, en notre époque où le triomphalisme du capitalisme sauvage musèle les utopies ? La réponse d'Edmund White est longue et montre qu'il sait reconnaître la beauté.

« Il y a un conflit constant chez Genet entre le dandy et le défenseur des droits humains. Il est toujours sensible à la beauté, mais il est aussi toujours sensible aux questions qui touchent à la justice sociale. Les gens qui adoptent le *political correctness* sont offensés par l'idée qu'il aimait les garçons. Je ne sais pas s'il y a une grande différence entre la beauté des soldats israéliens et celle des soldats palestiniens. À mon avis, les uns sont comparables aux autres. Si Genet était

attiré par les Palestiniens comme beaux garçons, c'était parce qu'il était déjà engagé dans la cause palestinienne. Il jumelait toujours l'amour de la beauté et l'amour de la justice. Mais je crois que tout était très personnel, à tel point qu'il cédait à ses caprices. »

Ses caprices ?

« Par exemple, pourquoi n'a-t-il pas défendu les travailleurs, les grévistes de la France ? »

La question est complexe. Ce refus ne serait-il pas une conséquence de l'impossibilité où était Genet de vivre le territoire ?

« Lui-même, explique Edmund White, disait qu'il détestait la France, qu'il ne voulait pas être mêlé à ses causes. Et les deux seules causes qu'il ait défendues, il s'y est résolu parce qu'on l'avait invité à le faire. Genet insistait beaucoup sur le fait qu'il avait été invité par les Black Panthers et les Palestiniens à parler pour eux. »

Genet serait-il intervenu dans le conflit qui ravage l'ex-Yougoslavie et que l'Europe, qui avait pris ses « précautions », essaie de présenter comme des luttes fratricides internes, sans reconnaître que l'après-Tito n'a pas simplement été marqué par le réveil des nationalités à cause des disparités régionales, mais par une profonde crise économique en grande partie provoquée par les chocs pétroliers et par la concurrence des nouveaux pays industriels ? Aurait-il pu s'engager là où personne, ni les Serbes qui persistent dans leur nettoyage ethnique, ni les Croates qui se présentent comme victimes, ni les Européens, ne peut être innocent ? Aurait-il pris parti pour les minorités, pour les Monténégrins, les Macédoniens, les Slovènes, les Musulmans ou les Albanais ?

« Je crois que oui. Parce qu'il aimait les gens qui étaient rejetés, même par les autres marginaux. Le sort des Musulmans en Europe et dans des régions parmi les plus pauvres de l'ex-Yougoslavie l'aurait interpellé dans la mesure où ils forment une minorité méprisée. Sur ces questions, Genet aurait pu s'entendre avec Juan Goytisolo. »

Et comment aurait-il interprété l'évolution des relations entre Israël et l'Organisation de libération de la Palestine ? Spéculations mises à part, se serait-il par exemple tourné vers le Hamas et son chef Cheikh Ahmed Yacine ? Comment aurait-il lu l'accord du 13 septembre 93 ? Aurait-il *trahi* Yasser Arafat ? Aurait-il perçu la souveraineté possible comme un échec ?

« Il a souvent dit ça, mais je ne le crois pas. Je pense qu'en fait il serait très heureux. J'ai longuement parlé avec l'une de ses amis, Leila Shahid, qui est maintenant ambassadrice de l'OLP à

Paris. Elle est d'accord avec moi, parce qu'après tout, c'est la cause pour laquelle il a le plus lutté. »

Sa grande cause après celle des Black Panthers...

« Oui, parce que les Panthers n'existaient plus après 1972. Et ils ne sont pas restés en contact avec lui. Et l'on sait qu'à 19 ans, Genet était en Syrie, à Damas, où il se sentait bien et où il a vécu sa sexualité pour la première fois de manière très tendre. C'était même le pays qu'il aimait le plus malgré que ce soit un pays assez morne. Ce n'est pas gai comme l'Égypte, les gens n'osent même pas parler. »

Genet l'anarchiste

Si nous revenions sur la position *anarchique* de Genet. Selon moi, c'est l'un des écrivains les plus radicaux du XX^e siècle parce qu'il est l'un des seuls à avoir compris, comme Kant, que le beau n'est pas logique, mais bien esthétique, que c'est par lui qu'on passe du singulier à l'universel. Et je me demande si, chez Genet, le beau et le vivre-ensemble sont réellement liés.

« Ils le sont, et ce n'est pas forcément le cas chez tous les écrivains. Prenons l'exemple de Gabriel García Márquez. Il est marxiste et, par conséquent, il croit en l'histoire plutôt qu'en la nature. Mais dans des romans comme *Cent ans de solitude*, on voit que tout est déterminé par la nature. Il y a deux sortes de personnalité dans *Cent ans de solitude*, et on les voit alterner suivant un rythme absolument fixe, ce qui ne correspond pas du tout à la philosophie marxiste. Chez Genet au contraire, il y a un rapprochement très strict entre son esthétique et ses positions politiques. »

En écoutant Edmund White, je pense au *Captif amoureux*, dans lequel l'écriture module le rapport entre la question de la fondation de l'État et la beauté. Je reprends l'ouverture du texte, sans doute le plus abyssal de Genet.

« La page qui fut d'abord blanche, est maintenant parcourue du haut en bas de minuscules signes noirs, les lettres, les mots, les virgules, les points d'exclamation, et c'est grâce à eux qu'on dit que cette page est lisible. Cependant à une sorte d'inquiétude dans l'esprit, à ce haut-le-cœur très proche de la nausée, au flottement qui me fait hésiter à écrire... la réalité est-elle cette totalité des signes noirs ? Le blanc, ici, est un artifice qui remplace la translucidité du parchemin, l'ocre griffé des tablettes de glaise et cet ocre en relief, comme la translucidité et le blanc ont peut-être une réalité plus forte que les signes qui les

défigurent. La révolution palestinienne fut-elle écrite sur le néant, un artifice sur du néant, et la page blanche, et chaque minuscule écart du papier blanc apparaissant entre deux mots sont-ils plus réels que les signes noirs ? [...] La révolution palestinienne m'aurait donc échappé ? Tout à fait. Je crois l'avoir compris quand Leila me conseilla d'aller en Cisjordanie. Je refusai car les territoires occupés n'étaient que du drame vécu seconde par seconde par l'occupé et par l'occupant. Leur réalité était l'imbrication fertile en haine et en amour, dans les vies quotidiennes, semblable à la translucidité, silence haché par des mots et des phrases. »

Un captif amoureux, p. 11-12.

À lire attentivement ces lignes, en demeurant « à pic », comme l'écrit lui-même Genet, on se rend vite compte que la mise en place des valeurs les unes par rapport aux autres s'effectue ici d'une tout autre façon que dans les œuvres publiées plus de trente ans auparavant.

« Je pense que s'il essaie de renverser de façon très systématique les valeurs sûres dans ses premiers romans, dans *Un captif amoureux*, il veut montrer quelque chose d'un peu différent, à savoir que les petites choses de la vie que nous considérons comme des détails sont souvent plus importantes que les grandes idées, les grandes thématiques. Il aimait raconter que lorsqu'il était jeune soldat à Damas, il avait construit une petite tour qui s'était effondrée dès le premier coup de canon à cause de la mousse. Plus tard, quand il a connu les Palestiniens, il a saisi qu'ils étaient ce lichen, cette mousse, ces petites brindilles qui entrent dans le béton et font couler les structures les plus solides. Il y a la Russie, les États-Unis, Israël, les grands pouvoirs arabes, mais il y a aussi les petits peuples rejetés qui s'introduisent dans le béton. On a vu la même chose au Viêt-nam, en Afghanistan. Genet a compris tout cela de façon impressionnante. Là, il nous donne une autre leçon. Ce n'est pas le renversement automatique, systématique et presque ennuyeux parfois des valeurs, mais plutôt le renversement des grandes idées par les détails qui compte. »

Le dandy arbitre du sentiment

Mais Genet est une sorte de dandy, il joue à l'arbitre et se donne une sorte de pouvoir de légitimation.

« Et son goût n'est pas forcément rationnel. Chose certaine, Genet est moins froid que Andy Warhol, parce qu'il y a chez lui quelque chose de plus

tendre : 'J'aime les Palestiniens, j'aime ces hommes, ce peuple, et ils ont donc raison' ».

La tendresse comme sentiment qui permet de régir le goût ?

« Oui. J'ai mis le doigt sur cette chose extrêmement difficile à saisir, mais sans réussir à la cerner complètement. Généralement, quand on lit un livre écrit pour la défense d'une cause par quelqu'un dont la poétique est traditionnelle, il est question de principes. Le rire est absent. Mais Genet fait presque le contraire. Et l'on a le sentiment qu'il aime Hamza et sa mère et qu'il cherche à créer une *pieta* musulmane. Mais en la créant, il mélange le catholicisme de sa jeunesse – et tout le pouvoir du catholicisme, au moins dans l'imaginaire de l'Europe – avec la réalité musulmane. Et c'est très touchant, très convaincant. Il me semble que c'est là qu'on trouve l'artiste, parce qu'un artiste commence toujours à créer avec les fragments de sa propre expérience. Les petits faits de sa vie, sa mémoire, son esthétique, sont les éléments avec lesquels il veut vivre, sur lesquels il veut construire. Car, se dit-il : 'Quand je parle d'un jeune et beau garçon un peu bête qui tue un vieil homme, je vis avec cette expérience et je construis mon système sur elle. Et quand je parle de Hamza et de sa mère, je sais que, même si j'ai passé un mauvais quart d'heure, je suis avec cela aussi depuis les débuts du récit.' Souvent Genet parle comme un saint, ou comme Dieu. Il dit par exemple que Hamsa et sa mère sont 'consistant' avec lui, et qu'il est avec eux depuis le début de l'histoire. Par exemple, dans *Un captif amoureux*, il se demande ce qui arrivera à ses os quand il sera mort. Évidemment, il voit ses os comme des reliques sacrées. Il y a toujours ce côté mystique de Genet, et un côté de dandy. Tout ça est mélangé avec la politique et ce n'est pas du tout le discours qu'on connaît. Peut-être sa force est-elle de ne pas donner prise au patriotisme. »

N'est-ce pas finalement le discours le plus franc qu'on puisse tenir ? Genet n'a-t-il pas porté à son point le plus élevé l'honnêteté, cette *honnêteté religieuse* dont le langage et la pratique du rituel sont les outils ? Par cette honnêteté, Genet sape toutes les frontières, désagrège tous les territoires mettant en cause la Loi, l'imaginaire, les formules quotidiennes, les abîmes de la Raison. Loin d'être simplement engagé, *Un captif amoureux* montre que les valeurs de l'auteur et celles du narrateur ne peuvent jamais coïncider et que leur rencontre génère des disjonctions. Ici, toute origine est feinte puisque Genet rappelle Homère non pour éclairer une scène originelle mais pour sortir comme Joyce du cauchemar de

l'Histoire. Selon moi, son texte se présente comme une agora sur laquelle les danses, les chants, le sexe, les clowneries, les meurtres, les guerres et les amours offrent avant tout des promesses de liberté. C'est sur cette agora que s'exprime la réalité, dans sa nudité la plus insupportable, par exemple dans ces moments, nombreux, où nous défendons une cause parce que nous aimons, de manière absurde...

« Oui, parce que nous sommes tous influencés par nos expériences personnelles, mais nous le nions. Nous avons honte de dire : Oui, je suis devenu un défenseur des Palestiniens parce que j'avais une histoire d'amour avec un garçon. On ne dit pas ça. »

Genet platonicien... phénoménologue

Nous nous fabriquons des systèmes qui nous permettent de justifier nos engagements. Dans votre livre, vous parlez d'ailleurs du fait que l'écriture de Genet est motivée davantage par l'émotivité que par des pulsions esthétiques. Mais il y a tout de même une esthétique chez Genet, une esthétique du mal, lequel n'est pas conçu comme une déviation et relève en fait de la volonté, ou de la raison... C'est par exemple très évident dans un roman comme *Le miracle de la rose*.

« Harmacone, le condamné du *Miracle de la rose*, est quelqu'un qui a tué une petite fille, mais Genet est le seul écrivain qui peut trouver de la tendresse dans ce geste. Il s'agit d'un homme qui aime tellement cette petite qu'il ne voit pas une autre façon de l'aborder que de la tuer. Je pense que les Japonais auraient compris cela parce que j'ai vu un film qu'ils considèrent comme une histoire d'amour et dans laquelle un ouvrier amoureux d'une fille de bonne famille, sachant qu'il ne réussira jamais à l'approcher, la tue et fait l'amour à son cadavre. Pour les Japonais, cette histoire est merveilleusement tendre. Genet est le seul défenseur de ces gens, il n'y a personne d'autre qui peut parler en leur nom, surtout aux États-Unis où on est maintenant devenu horriblement puritain. Je pense qu'il y a deux éléments essentiels chez Genet : il y a cette tendresse pour les individus qui sont rejetés, et il y a aussi un projet systématique de type nietzschéen. Je crois qu'il tient vraiment à faire la transmutation de toutes les valeurs, à transgresser les valeurs traditionnelles. Il se restreint donc dans les romans aux valeurs reconnues : la noblesse et l'Église. Ce n'est pas un accident parce que lui qui a tout lu, tout connu, tout compris, il se restreint à ces

deux domaines parce qu'ils sont des valeurs sûres. »

Ces propos ne sont toutefois pas faciles à concilier avec le fait que vous discerniez en Genet à la fois un platonicien et un phénoménologue.

« Je crois que Genet n'est pas un penseur systématique. Il suggère parfois que le moi est complètement vide, comme lorsqu'il parle des petits soldats de plomb et des hommes qui sont vides. On tente d'habitude d'arriver au noyau, à la vérité, etc. Mais ces soldats ne sont pas comme des pêches avec des noyaux dedans, ils sont plutôt comme des oignons... »

Ça rappelle ce que dit Derrida dans *Glas*.

« En effet. Tout ce qui est superficiel est vraiment profond. C'est-à-dire que le moi est construit par les vêtements, les gestes, les mots, les accidents, des conjonctions. Mais en même temps, il y a toujours un autre discours dans lequel Genet peut par exemple dire qu'en étant debout dans le métro et en prenant la barre pour se hisser, on peut tout à coup devenir Jeanne d'Arc avec son étendard à la main. Il y a dans ce ciel platonicien des idées, des formes qui ressemblent de près aux moules avec lesquels on fait des biscuits. Nous sommes la pâte et ces idées sont les moules. Nous sommes pour ainsi dire saisis par ces idées quand par accident nous nous trouvons dans une position qui leur est favorable et que nous sommes envahis par une réalité dramatique préexistante. La différence entre les idées platoniciennes et les idées de Genet tient au fait que les premières sont statiques alors que les secondes constituent des rapports réciproques. »

Va pour ces rapports pris dans des mises en scène, dans une transfiguration permanente. Mais le côté phénoménologique ?

« Peut-être ai-je employé le mauvais terme. Je voulais dire que ce que Genet suggère c'est ceci : si un travelo monte du caniveau sur le trottoir et fait les mêmes gestes qu'un prince ottoman, il est le prince ottoman. Nous sommes entièrement construits par les phénomènes. »

Pour Genet, il ne s'agirait donc pas d'une opération. Ce serait phénomène au sens où en parle Ponge. Le cendrier est là, incontournable présence au monde...

« Oui, voilà. Mais je dois repenser à cette question. Je voulais seulement suggérer qu'il y a une contradiction. Tout en pensant que seul le superficiel compte, Genet suggère que nous sommes parfois envahis par une âme qui descend du ciel platonicien. Pour moi c'est assez contradictoire de maintenir ces deux idées en même temps. »

L'ambiguïté et le scandale

Comme il maintient toujours tout en même temps... C'est ce qui le rend inassimilable. Pour nous ses romans resteront toujours scandaleux.

« D'abord parce qu'ils sont homosexuels. Et les gens n'aiment pas ça, ne savent pas ce que c'est. C'est toujours une flèche dans le côté de la société. C'est un renversement des valeurs de la famille qui met en question notre sens de l'identité parce que la dichotomie sexuelle est vraiment au cœur de l'identité. Dans notre société, cette idée est encore un défi inacceptable. Les romans de Genet ne seront jamais enseignés dans les lycées. En France, par exemple, on accepte mieux Céline, même s'il était un affreux antisémite. Il disait des horreurs, mais elles sont plus faciles à avaler que la grosse bite à Genet. »

L'homosexualité continue à être un scandale.

« Elle continue, oui ! Pour les puritains, il est très facile de localiser l'ennemi dans les homosexuels. Parce qu'il y a déjà le mot sexuel dans homosexuel. Ils sont vus comme les avatars ou les paragon de la sexualité pure et dure, comme des satyres qui ne peuvent contenir, comme des monstres de sexualité qui confondent les gens, qui sont équivoques et injustifiables. Et comme les anthropologues nous l'ont enseigné, les gens qui tombent entre deux choses, comme les homosexuels, deviennent tabous, prêtres ou rois. Je pense c'est le cas de Genet : il devient un saint pour les intellectuels, et il reste tabou pour le grand public. »

Je ne veux pas chanter Jean Genet. Je ne veux pas dire comment, dans toute notre fausseté – la sienne, la mienne, la vôtre –, par nature si je puis dire, nous sommes faux. Je ne veux pas dire pourquoi notre fausseté se résout inmanquablement dans une vérité factice, ou mortelle. Je ne puis vraiment, je le crois sincèrement, témoigner de la vérité de l'expérience intérieure et étrange de Genet. Puisque cette vérité n'a pas de lieu. Puisque la mort n'est qu'une imposture du langage. Et que la poésie est l'unique moyen d'assumer le perpétuel renversement des rôles. **NB**

1. Jean Genet, par Edmund White, trad. de l'anglais par Philippe Delamare, « NRF Biographies », Gallimard, 1993.